



Penser la sémiotique au présent : entretien avec Sémir Badir

Thinking semiotics in the present: interview with Semir Badir

Khadidja RAHMANI¹

Laboratoire SEPRADIS - Université Mohamed Khider Biskra | Algérie
Khadidja.rahmani@univ-biskra.dz

Résumé : Cet entretien offre un regard global sur le parcours académique et les travaux de recherche du professeur Sémir Badir, mais également ses perspectives et ses réflexions sur des questions relevant tant du domaine linguistique que sémiotique.

Mots-clés : Sémiotique, Interdisciplinarité, Intelligence artificielle, linguistique, pratique discursive

Abstract : This interview provides a comprehensive overview of Professor Sémir Badir's academic journey and research, while also shedding light on his perspectives and reflections on key topics in both linguistics and semiotics fields.

Keywords: Semiotics, Interdisciplinary, Artificial intelligence, linguistics, discursive practice



Sémir Badir, directeur de recherches au FNRS, linguiste et sémioticien belge, est une figure incontournable dans le champ des sciences du langage. Il a su inscrire sa réflexion dans une tradition critique, tout en la confrontant sans cesse aux défis contemporains. Son esprit critique se développe dès ses premiers écrits animés d'un souci d'invention théorique. Loin d'une simple application de concepts, sa sémiotique se pense comme une production originale de savoir. Badir alerte sur les dérives de l'automatisation du traitement des formes sans prise réelle sur le sens. Face à cela, une redéfinition des objets de la sémiotique est appelée, en particulier par l'intégration des pratiques sociales, des usages numériques et des dispositifs médiatiques : la sémiotique, indisciplinée par essence, reste un outil précieux pour comprendre un monde où les formes, les pratiques et le sens ne cessent d'évoluer.



¹ Auteur correspondant : KHADIDJA RAHMANI | khadidja.rahmani@univ-biskra.dz

Khadidja Rahmani (K. R.) : - Bonjour Professeur Badir Sémir. Merci de nous avoir accordé un peu de votre temps pour cet entretien, c'est un honneur. Vous êtes l'auteur de cinq ouvrages monographiques. De plus de deux cents articles en anglais et français dont certains ont été traduits en anglais, néerlandais, espagnol, portugais, japonais, russe et persan. Le co-directeur de vingt-cinq ouvrages collectifs et numéros spéciaux de revue et est responsable de la collection éditoriale « *Extensions sémiotiques* » aux éditions Academia (Belgique). Tout cela vous rend une figure marquante dans le domaine des sciences du langage et de la sémiotique. Et qui continue d'inspirer de nombreux chercheurs. Pourriez-vous nous parler de votre parcours académique ?

Sémir Badir (S. B.) : - D'abord, je vous remercie pour ce que vous venez de dire. Je suis heureux d'apprendre que mes travaux puissent inspirer de jeunes chercheurs. Ça me va droit au cœur, c'est une chose importante pour moi, bien évidemment. À propos de mon parcours académique, c'est un parcours tout simple, sans histoire. Je suis diplômé de deux masters. À l'époque, ça s'appelait des licences : Un master en langue et littérature française et romane. C'est dans ce même département de langue et littérature française romane que j'enseigne depuis la fin de mon doctorat. Et puis, je ne me rappelle plus très bien pourquoi, sans doute pour faire comme des amis, j'ai fait un master en communication. J'étais intéressé par le cinéma. Même le doctorat, ce n'est pas quelque chose que j'ai décidé de faire de ma propre initiative. On a décidé pour moi. C'est une époque où on ne pouvait pas vraiment s'inscrire au doctorat sans recommandation ; on devait être invité à le faire. Celui qui a été le directeur de mon premier mémoire en romane, Jean-Marie Klinkenberg, m'a fait cette proposition. Et donc, voilà, j'ai été lancé dans le cursus académique qui, par la suite, en grande partie grâce à son soutien, s'est passé sans difficulté majeure. J'ai fait toute ma scolarité à Liège depuis l'école maternelle, et j'y suis resté pour mon occupation professionnelle actuelle. Je n'ai jamais eu à chercher un poste ailleurs qu'à l'université de Liège. C'est vraiment un parcours sans histoire et qui, malheureusement, ne ressemble probablement plus à celui des jeunes chercheurs d'aujourd'hui. Je vois bien que ce changement n'est pas dû à une quelconque crise économique, même si on en a connu, ni à de sérieux changements au niveau politique. C'est un effet de société plus global, plus mondial, qui a modifié les politiques de la recherche, pour un mieux comme pour un pire. Simplement, je peux vous dire que je me sens très heureux d'avoir eu le parcours que j'ai eu et je ne suis pas sûr que, si j'avais dû supporter les conditions actuelles du cursus académique, j'aurais eu l'occasion même d'accéder au doctorat. Je ne crois pas que mon parcours puisse servir de modèle aux plus jeunes, malheureusement.

K. R. - A la lumière de ce parcours singulier pourriez-vous revenir sur ce qui vous a poussé à vous engager dans le domaine de la sémiotique ?

S. B. - Comme je vous l'ai dit, j'ai été invité à faire un doctorat par le professeur Klinkenberg, celui-ci a été mon enseignant dès la première année d'université et je peux dire que je me suis fait remarquer de lui dès le premier cours. Il m'avait repéré par l'intérêt que j'avais pour la matière et par les questions que je posais. Ce n'est pas que je suis tombé dedans quand j'étais petit, comme Obélix, mais il y a eu un coup de foudre pour la sémiotique et pour les questions qu'elle posait. Bien sûr, l'enseignement de Jean-Marie Klinkenberg a été important, il m'a initié à la sémiotique et c'est sa sémiotique qui m'a

inspiré et m'a donné l'intérêt de poursuivre dans cette voie. L'enseignement que Jean-Marie Klinkenberg a donné de cette sémiotique-là a été recueilli plus tard dans un livre qui s'appelle *Précis de Sémiotique Générale* (1996) et qui est devenu un classique en sciences humaines. Depuis plus de vingt ans, ce livre existe en format poche et est sans cesse réédité. C'est un livre très apprécié, une excellente introduction à la sémiotique. À mon époque, le livre qui servait à Jean-Marie Klinkenberg comme point de repère était *Le signe* (1992) d'Umberto Eco. Mais ce qui m'a frappé -non pas tout de suite, mais en étudiant et en travaillant ce livre, d'abord pour les travaux de cours, puis pour le mémoire- est qu'il y a beaucoup à objecter. Sur le plan théorique, ce livre est en fait assez faible. Umberto Eco semble en avoir eu conscience, puisque de tous ses livres, celui-là est le seul dont il a empêché la réédition, du moins en italien (même s'il n'en a pas empêché les traductions). Donc en quelque part, je suis autorisé à dire que ce livre est théoriquement faible par l'auteur lui-même ! Cela a constitué pour moi une opportunité parce que je n'ai pas été passif par rapport à cette théorie, j'ai pu développer un esprit critique qui est devenu presque immédiatement productif... donc j'ai écrit des articles. L'un, des tous premiers, est un article de théorie sémiotique générale. J'en rougis un peu aujourd'hui : Cet article n'est pas faux mais il est un peu naïf. Je ne connaissais à peu près que l'enseignement de Klinkenberg et d'Eco, et je pensais pouvoir apporter la bonne nouvelle en terrain sémiotique par mes lectures de Saussure et de Hjelmslev qu'Umberto Eco trahissait grandement. Il n'était d'ailleurs pas le seul à les trahir, ou plutôt à en modifier l'enseignement. Roland Barthes lui-même, dans les *Éléments de Sémiologie* qui datent de 1964, avait aussi une lecture de Saussure et de Hjelmslev qui aujourd'hui est largement critiquée. Donc, voilà comment je suis entré dans le domaine de la sémiotique. Pour résumer, ma grande chance, c'est que j'avais envie de penser par moi-même et que l'enseignement que j'ai eu de la sémiotique m'a donné cet accès, cette chance.

K. R. - Dans la continuité de ce parcours intellectuel, Qui sont les théoriciens/chercheurs qui vous ont particulièrement influencé ?

S. B. - J'ai déjà mentionné les trois les plus importants parmi les sémioticiens que je lisais et qui, à l'époque, étaient déjà passés dans la tradition -Ils étaient décédés tous les trois. Deux d'entre eux, sont des fondateurs de sémiotique qui ont œuvré comme linguistes. Il s'agit de Ferdinand de Saussure et Louis Hjelmslev sur lesquels j'ai fait ma première thèse, puis même, sur ce qui concerne Hjelmslev, ma seconde thèse. C'était un système académique où il y avait deux thèses possibles : La thèse de doctorat et une thèse qu'on appelle, ici, en Belgique la thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur, équivalant à la thèse d'État en France qui, elle aussi, a disparu depuis. Quant à Roland Barthes, c'est un auteur que j'ai découvert et lu assidument durant mes études en langues et littératures romanes et aussi en communication. Il faisait le lien entre mes appétits théoriques pour la sémiotique mais aussi mon goût pour la littérature, le cinéma et pour les objets culturels. C'est évidemment pour ces intérêts que j'avais entrepris les langues et littératures romanes et puis la communication. Je ne connaissais rien de la sémiotique ni même de la linguistique avant d'entrer à l'université. Et j'ai laissé Roland Barthes de côté assez longtemps, une dizaine d'années avant de le redécouvrir, justement après mes thèses sur Hjelmslev, ce fut une révélation totale pour moi. Il est aujourd'hui ma source principale d'inspiration sur la théorie sémiotique et les modalités de la recherche en sémiotique. J'ai également lu et rencontré des chercheurs qui m'ont beaucoup marqué au cours de ma formation jusqu'à aujourd'hui : François Rastier, Claudine Normand et Herman Parret.

François Rastier, d'abord, que j'ai beaucoup lu, a été dans le jury de ma thèse et il m'a apporté, je pense, mon goût pour les questions, non pas de théorie, mais d'épistémologie. Il m'a appris à adopter un regard distancié sur les pratiques mêmes de savoir, sur la sémiotique et sur sa place dans les savoirs (es sciences en général, les sciences humaines, sociales et dans les sciences du langage en particulier). C'est à lui surtout que je dois ce regard critique qui, me semble-t-il, caractérise mes travaux. Il vaudrait bien la peine, à un moment donné, de revenir sur la question du regard critique. Ensuite, Claudine Normand, une spécialiste de Saussure. Elle porte un regard épistémologique sur les sciences du langage. C'est à elle, encore plus qu'à François Rastier, que je dois mon goût pour l'histoire et l'épistémologie des sciences du langage. Quant à Herman Parret, un philosophe qui a accompli toute sa carrière au FNRS -comme moi, mais à Louvain, dans la région flamande-, lui a été un compagnon de la sémiotique. Il a connu tous les linguistes de son temps, Roman Jakobson, Noam Chomsky. Il a mené une carrière d'envergure internationale. Très attentif à la sémiotique française, il a suivi les séminaires d'Algirdas Julien Greimas, et il a accompagné cette sémiotique, tout en n'étant pas lui-même sémioticien. Je considère Claudine Normand et Herman Parret comme mes parents intellectuels et spirituels, puisque non seulement je les ai lus, mais je les ai beaucoup fréquentés, et ils sont devenus des amis. Claudine Normand jusqu'à sa disparition, et Herman Parret, je continue de le voir quasiment chaque semaine. Ils m'ont accompagné tout le long de ma carrière en me guidant. Je me rends compte, en vous répondant, que ces trois figures, en fait, ne sont pas des sémioticiens à proprement parler – aucun des trois ! Parret est un philosophe qui, il le reconnu lui-même, a accompagné le mouvement sémiotique. Claudie Normand, qui est spécialiste de Saussure, son travail de situe à la base de la réflexion sémiotique mais pas véritablement dedans. Enfin, François Rastier, a certes été très proche de Greimas mais il s'en est distancié assez vite, dès la fin des années 1960. Depuis lors, il a gardé une distance vis-à-vis de la sémiotique, sans rompre totalement les amarres avec elle. Ce qu'il propose désormais, c'est une sémiotique des cultures. Et je crois que là aussi, il y a quelque chose qui m'inspire, ce travail dans les marges, ce travail qui n'est pas tout à fait au cœur, pas tout à fait au centre mais à la périphérie.

K. R. - Ces influences nous permettent de mieux comprendre l'élaboration de votre pensée sémiotique. Elles invitent aussi à s'interroger sur la manière dont vous partagez, à votre tour, ces savoirs. Comment définissez-vous votre approche d'enseignement et de transmission des connaissances ?

S. B. - Même si j'enseigne depuis près de vingt-cinq ans, principalement en master dans des groupes restreints, c'est une question à laquelle je dois réfléchir. A mon avis, la transmission des connaissances dépasse le cadre de l'enseignement : elle passe par la recherche, qui n'a de sens que si elle est pensée comme un acte de transmission. Puisque je vous ai dit que Barthes était celui qui me marquait le plus dans ma manière de penser, vous allez en avoir un témoignage. Barthes a écrit un très bel article qui s'appelle *Au séminaire*, dans lequel il a caractérisé son enseignement de maternage. Cela peut paraître un peu étonnant, mais Barthes a toujours eu le sens de la provocation. En fait, il faut comprendre que la mère est la personne qui incite l'enfant à faire par lui-même, à marcher, à se conduire à table, à prendre le couvert, etc. Donc, le maternage est un encouragement vers l'autonomie. C'était son principe à lui. Le principe du séminaire cherche à encourager les chercheurs à réfléchir de manière autonome et à travailler par eux-mêmes. C'est une approche qui me séduit particulièrement. Toutefois, le contexte

d'un master n'est pas nécessairement comparable à celui d'un séminaire de doctorat à Paris, où chacun était déjà engagé dans la recherche doctorale. Cela doit dépendre aussi des cultures d'apprentissage. Je parle de cultures nationales, parce que j'ai enseigné en France, au Brésil, donc j'ai confronté des publics hétérogènes. En Belgique, par exemple, les étudiants de master adoptent souvent une posture assez passive. De ce fait, l'encouragement doit venir après une première phase, celle d'illustration de la méthodologie de la recherche. À la différence du maternage, j'essaie plutôt de montrer l'exemple. Ce que j'essaie de transmettre par l'enseignement, c'est le savoir-faire. Je montre comment faire, à quoi penser en sémiotique et pourquoi on pense de telle manière. Et j'espère qu'à mon exemple les étudiants peuvent comprendre la sémiotique et s'y intéresser -deux choses complètement différentes-. Bref, je dirais que ce que j'espère toujours, c'est susciter un déclic. Je me défie, en revanche, des méthodes qu'il n'y aurait qu'à appliquer -ce que demandent pourtant la plupart des étudiants- parce que d'autres enseignants, à mon avis, les ont habitués à ce type de pensée et de travail. Cette méthode traditionnelle peut fonctionner pour la linguistique, peut-être même pour les études littéraires, mais non pas pour la sémiotique. Je crois que si la sémiotique se voulait seulement dans une forme d'application de sa théorie et de sa méthode, elle manquerait à sa mission. Si je viens au second volet de la question, plus largement, au-delà de l'enseignement, je crois que la transmission se fait justement par un savoir-faire et donc un exemple qui produit, si possible, des déclics. C'est bien cela l'inspiration, c'est dire par exemple « moi aussi je peux faire cela, moi aussi j'ai une idée » C'est ce que j'appelle le déclic. Et, à cet égard, les livres ont été pour moi les médiateurs du savoir-faire, beaucoup plus que les articles scientifiques. Il me semble que ces derniers sont à la fois trop courts et souvent trop formatés pour donner à entendre, en plus de l'objet d'étude, la manière dont cet objet d'étude est pensé et tout ce qu'il a fallu pour en arriver à élire l'objet d'étude en tant que tel. Donc, c'est la lecture des livres qui m'a appris à connaître. Surtout les livres de la littérature, parce que mon travail est, avant tout, un travail d'écriture et pour écrire, je ne vois pas d'autre moyen que de lire les textes des grands écrivains, des philosophes, il peut même y avoir des sémiologues – je pense ici à nouveau à Roland Barthes. Non seulement le soin, mais je dirais le goût de l'écriture m'est venu par la littérature.

K. R. - Comment percevez-vous l'évolution des sciences du langage et de la sémiotique au cours des dernières décennies ? Et quels grands défis, pensez-vous que ces disciplines devront relever dans les années à venir ?

S. B. - En tant qu'historien et épistémologue des sciences du langage et de la sémiotique, vos questions m'interpellent, évidemment. Je suis censé pouvoir vous fournir une réponse précise, ample et généreuse. Mais, à vrai dire, ce sont des questions qui, pour moi, restent difficiles. Je pourrais en tout cas dire qu'à mon avis, évolution et défis vont de pair. C'est en regardant comment une discipline évolue que l'on peut voir vers quoi elle tend et quels sont les enjeux théoriques qui peuvent être les siens dans un avenir relativement proche, disons les cinq prochaines années ou les dix prochaines années. Pas seulement des enjeux ! mais les risques aussi. Puisque tant qu'il y a évolution, il y a la possibilité de faire des erreurs, de se tromper, de ne pas arriver simplement à remplir les objectifs qui sont les siens. En fait, lorsque vous dites sciences du langage, le champ est très vaste : on pourrait considérer que la sémiotique en fait partie, de même que la rhétorique, la pragmatique, la stylistique, et toutes les disciplines qui sont plus proprement marquées comme

linguistiques. Donc, je vais essayer de canaliser la question vers la linguistique. Je n'ai jamais été un linguiste pur et dur, et je ne suis pas l'actualité de la recherche en linguistique. Mais en tant qu'épistémologue historien de la linguistique, je me suis surtout intéressé aux linguistiques passées, celles du XXe siècle. Quant à la linguistique du XXIe siècle, je n'en suis pas un acteur. Mais j'en vois tout de même un peu les enjeux importants, ainsi que certaines évolutions assez caractéristiques. Je pense que la linguistique, qui depuis Chomsky n'a pas cessé de s'accentuer, cherche ses modèles non plus auprès des sciences humaines et sociales, mais vers les sciences tout court, donc les sciences naturelles. Elle suit le pas, ici, de la psychologie à travers laquelle la linguistique aspire à une scientificité qui est celle des sciences naturelles et également de l'ingénierie. C'est moins de sciences naturelles que de sciences exactes (mathématiques appliquées, ingénierie informatique) qui ont beaucoup inspiré les modèles de linguistique.

S'agissant des enjeux, ils sont ceux de ce monde qui évolue très vite avec la venue d'Internet, puis de l'Internet interactif (Web 2.0), et enfin de l'Intelligence Artificielle (IA). Ce qui se passe avec ces évolutions, c'est l'automatisation de ce qui relève du langage. Or, cela a pour conséquence directe l'exclusion du sens. Celui-ci apparaît en supplément, c'est ce que l'agent humain reçoit de ses formes. Mais le sens ne peut pas être encodé de manière automatique, et certainement pas par les machines : On n'automatise que des formes, jamais le sens. Les machines à traduire et l'IA dont on parle beaucoup -notamment depuis l'émergence de ChatGPT- sont des bases de données énormes de formes, et même de formes au sens d'occurrences. Et c'est à partir de cette masse colossale de données qu'elles rendent compte des régularités linguistiques ce qui permet ensuite des traductions ou des réponses sur une variété de sujets sans l'intervention du sens. Alors que la linguistique s'est d'abord occupée de phonétique, de morphologie, de syntaxe, et est arrivée un peu tardivement aux questions de sens, et presque avec une sorte de réticence. Car le sens lui donnait l'impression de marcher sur les plates-bandes d'abord de la philosophie, ensuite de la psychologie, et elle ne le faisait pas avec beaucoup d'entrain. Cela n'empêche que, lorsqu'elle s'occupait de phonétique, les traits distinctifs et d'opposition, n'ont de pertinence que par rapport au sens en faisant appel au sentiment linguistique qui permet aux linguistes d'associer des formes linguistiques à des différenciations sémantiques. On doit alors se demander s'il y a un avenir ? La question vaut d'ailleurs aussi bien en termes d'enseignement des langues que de description linguistique : est-ce que tout cela ne peut pas être automatisé à partir des bases de données formelles ? Si oui, est-il vrai qu'on n'a plus vraiment besoin du travail des linguistes ? Je parle surtout de ces linguistes qui sont les plus réticents à s'occuper de sémantique. Pour ceux-là, ils vont devenir un peu des psychologues spécialistes du langage, ou des cognitivistes spécialisés dans les matières de langage. A long terme, il faudra plus que dix ans, mais sait-on jamais, parce que ça avance très vite et on se demande jusqu'où on pourra faire de la linguistique. En revanche, on observe une expansion des disciplines en sciences du langage concernées directement par le sens (la pragmatique, la rhétorique, la sémiotique, l'analyse du discours, la stylistique...) et toute une série d'approches sémantiques qui ne sont pas des approches sémantiques strictement lexicales. Donc un réagencement devient nécessaire entre deux avènements : celui d'une linguistique qui se dissout dans une psychologie, d'une part, et celui d'une linguistique qui doit se repositionner de façon beaucoup plus claire et marquée dans les sciences humaines et sociales vers l'interprétation des énoncés d'autre part.

Pour la sémiotique, la question est plus douloureuse. Ce qui va se poser, d'abord, c'est la question de la survie, tout simplement, puisque du point de vue des institutions, la sémiotique n'est pas très bien placée. Le sémioticien italien Massimo Leone vient de faire, dans un article à paraître, dans un ouvrage que je dirige, un embryon d'enquête sur la place de la sémiotique dans les universités du monde, et on voit bien tout de même que la sémiotique, d'abord, est très éparse (Badir & Catellani, à paraître). On ne fait pas de la sémiotique partout, alors qu'on fait, évidemment, des mathématiques, de la médecine, absolument, dans tous les pays et dans toutes les universités. Ça, ce n'est pas le cas de la sémiotique. On peut donc se passer de sémiotique. C'est ce qui se produit de plus en plus. Il y a eu une période faste qu'on a appelé le tournant linguistique (le structuralisme) et grâce à cet essor les sémioticiens ont eu des postes et des enseignements dans les années 1980-1990. Mais depuis, un déclin s'est amorcé : pour beaucoup de collègues, y compris de collègues proches, la sémiotique est une mode intellectuelle qui passe. Dans ce cas, les cours de sémiotique se perdent et sont remplacés par d'autres intitulés. Donc il y a un problème, simplement, de survie. Toutefois, il me semble que, si la sémiotique n'a pas réussi à pérenniser sa place, ce n'est pas par une lacune ou un défaut, c'est pour de bonnes raisons qui sont inhérentes à ses manières de penser, et de concevoir sa propre recherche. Donc il ne s'agit pas d'une erreur ou un manque, je crois que, au fond, c'est quelque chose qu'il fallait, qu'on pouvait prévoir. Je voudrais ouvrir une parenthèse. Un point qui m'interpelle et sur lequel je n'ai pas encore écrit, mais qui me paraît quand même assez parlant. Le destin de la sémiotique pourrait très bien être parallèle à celui de la logique. Aujourd'hui, le mot « logique » est entré dans l'usage tout à fait courant. Il n'y a pas même besoin de savoir à quelle science il renvoie. Mon neveu de huit ans emploie ce mot, il dit « Mais c'est logique, maman ! ». Je suis convaincu que dans dix ans il pourra dire aussi : « Mais ça c'est sémiotique, maman ! ». Autrement dit, le mot « sémiotique » est en train d'entrer dans l'usage courant. Je le vois utilisé par des artistes et justement dans les lectures assez variées que je fais, y compris dans les romans. Je vois que ce mot est utilisé. On voit bien ce que ça signifie. On voit bien qu'il renvoie à une forme de réalité. La réalité de la sémiotique réside dans la multiplicité des supports formels, des médias dans lesquels s'exprime quelque chose. Par exemple, dans une affiche publicitaire, puisque je sais que vous travaillez sur ce type de corpus, vous avez à la fois du texte, des symboles, du graphisme et des images - des images qui peuvent être photographiques, dessinées, quelquefois il y a les deux - Tout cela produit du sémiotique. Il y a une approche, une qualité sémiotique à l'affiche publicitaire. Il est difficile d'exprimer autrement cette variété de supports/ langages dans la langue ordinaire. Le mot de « langage » est du reste sans doute trop lié au langage verbal pour pouvoir se généraliser dans le parler ordinaire. Ou le « langage des images » reste toujours un peu de l'ordre de la métaphore. De ce fait, on pourrait soutenir dès lors que les sémioticiens s'en vont parce qu'ils ont gagné en un sens. Leur mission est accomplie et la leçon a été assimilée par l'ensemble des chercheurs en sciences humaines et même au-delà, par la vulgate.

Désormais personne ne remet en cause qu'en effet il y a une multiplicité de voies, de canaux, de médias par lesquels le sens advient. Ainsi, lorsque j'ai comparé le destin de la sémiotique à celui de la logique, c'est qu'il y a encore bien des logiciens dans les universités, mais c'est une toute petite communauté, parce que les logiciens travaillent sur des questions d'une complexité théorique qui n'intéresse pratiquement personne d'autre qu'eux. En sémiotique, le développement théorique paraît exigeant et sophistiqué par rapport à la demande sociale, y compris la demande des autres disciplines qui s'intéressent

à des objets proches, notamment en communication, la publicité, le cinéma, mais aussi un peu partout, en anthropologie, dans les sciences du vivant, etc. On sait que la sémiotique a presque voix partout, exactement comme la logique. Tout comme il est possible d'appliquer la logique dans n'importe quelle pratique sociale, n'importe quel contexte, la sémiotique aussi, peut s'exercer dans n'importe quel contexte. Donc, voilà une réponse mi-figue mi-raisin. À la fois je suis inquiet pour la sémiotique d'un point de vue académique et institutionnel. Mais aussi on peut considérer qu'elle est assimilée. C'est parce que, en quelque sorte, il y a une réussite que la sémiotique aujourd'hui n'est plus si demandée qu'auparavant. Du point de vue de la sémiotique française et belge, celle dans laquelle je travaille, en gros, c'est l'héritage de Greimas, il y a un programme de recherche assez précis où l'enjeu est de dépasser l'analyse des textes pour arriver à l'analyse de toutes les pratiques sociales vu qu'elles sont des vecteurs de sens pour les sujets humains qui sont impliqués. Or, en sémiotique, rien du sens ne doit échapper à l'analyse, y compris les pratiques, qui devraient pouvoir être construites et analysées d'un point de vue sémiotique. C'est un enjeu majeur, mais aussi un risque : on ne sait pas encore si les concepts sémiotiques conçus pour les textes sont réellement adaptés à l'analyse des pratiques. C'est, à mon avis, l'un des points cruciaux où en est la recherche sémiotique aujourd'hui.

K. R. - Dans l'ouvrage *Les pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique* (2022), vous soulignez la double hétérogénéité des objets d'étude et des moyens d'analyse en sémiotique. Pensez-vous que cette hétérogénéité représente plutôt une limite à surmonter ou une richesse intrinsèque qui redéfinit ce que peut être une science ?

S. B. - Je considère que c'est une richesse intrinsèque, mais qu'en effet cette richesse a ce risque presque inouï qu'elle nous obligerait à redéfinir ce qu'est une science. Ce qui est tout de même d'une prétention folle ! Cette discipline à peine née, et même qui a du mal à survivre pourrait être en même temps la semence et le levier pour une réflexion générale sur les sciences. Je crois qu'il y a effectivement dans les échecs de la sémiotique — je dis « échec » au sens de Barthes : il y a toujours des leçons à retirer d'un échec, et les échecs sont quelquefois beaucoup plus parlants et rentables que les réussites. Donc, les échecs de la sémiotique à faire science sont instructifs. Et il me semble que l'hétérogénéité, qui est la sienne, ne doit pas être ligotée et bridée, mais au contraire, c'est bien dans l'ouverture maximale de ses intérêts de recherche théoriques et méthodologiques qu'elle montre ce dont elle est capable. Je pourrais dire, donc, que ce qu'elle abat et ce qu'elle critique, ce sur quoi elle travaille, ce sont les frontières. Les frontières sont l'objet que la sémiotique remet sans cesse en cause et dont elle repousse les limites. Je prends souvent des exemples simples, puisque j'ai une affiche devant les yeux. On n'a pas attendu la sémiotique pour effectuer l'analyse sémantique et l'interprétation des textes. En revanche, l'analyse sémiotique d'une affiche n'était pas encore envisageable dans les années 1960 et 1970. De même pour le cinéma, il y avait des études d'histoire du cinéma dès les années 1940-50 avec Georges Sadoul, des esthétiques du cinéma avec Jean Mitry, on pose des questions sur les formes de beauté des films, mais pas sur le sens narratif des films. Ce sont des questions qui échappaient tout simplement aux chercheurs. La sémiotique a introduit une perspective qui permet de dire que la frontière qui existe entre les romans sur lesquels vous travaillez et les films sur lesquels vous ne travaillez pas n'existe pas. Puisque le récit est présent à la fois dans les romans et dans les films. Donc l'interprétation des films est possible comme elle l'est des romans. En

réarrangeant et généralisant les concepts. C'est un exemple tout à fait classique et parlant, mais qui montre que ce travail de la frontière est bien ce qui a occupé la sémiotique depuis le début. La sémiotique ne s'est jamais donnée d'objet fixe ce sera toujours le cas. Elle est une défricheuse du savoir, une exploratrice qui cherche les objets pour lesquels les autres disciplines n'ont pas d'outils d'analyse. D'ailleurs, on pourrait se demander si, une fois ce travail de défrichage accompli, la sémiotique a encore intérêt à rester sur ces terrains. A titre d'exemple, la sémiotique de la littérature est devenue presque inexistante, en tout cas elle n'est plus, par exemple, au centre des colloques de sémiotique, alors que, au début, elle a été un des moteurs de la sémiotique. Par hétérogénéité, j'entends ouverture et impossibilité à rassembler, dans une catégorie, ces objets qui sont recherchés dans l'investigation sémiotique. Il suffit de consulter simplement Wikipédia, c'est hallucinant sur quoi les sémioticiens travaillent : Sémiotique du droit, biosémiotique, sémiotique numérique, sémiotique du cinéma, etc. Non seulement ce n'est pas une discipline, mais ce n'est même pas un groupe de sciences qui permettrait de rassembler des objets aussi épars que ceux-là. Il y a donc une grande hétérogénéité des objets d'études. De même pour les moyens d'analyse, ils le sont tout autant, parce qu'il y a plusieurs traditions théoriques vivaces de la sémiotique et qu'elles sont en concurrence. Contrairement à d'autres disciplines où une théorie dominante prend le pas sur les autres et qui est adoptée massivement par l'ensemble des chercheurs. En sémiotique, toutes ces approches avancent en parallèle et produisent des résultats avec, je l'espère, des ponts, des passerelles, des dialogues entre les sémioticiens des différents courants. Il s'agit bien d'une richesse qui ne peut pas être comprise, qui ne peut pas faire de la sémiotique une discipline. Une discipline se définit, à mon avis, par une homogénéité d'objets et une homogénéité de méthodes. Certes, toute discipline connaît une histoire au cours de laquelle elle évolue et se transforme, mais il demeure possible de décrire de manière relativement stabilisée et homogène ses méthodes. Ainsi, comme je le souligne dans mon ouvrage, la sémiotique est indisciplinée et elle est vouée à le rester. C'est dans ce contexte que je propose le terme d'indiscipline pour la sémiotique, d'ailleurs, je ne suis pas le seul.

K. R. - *Compte tenu de cette définition. Quelle place accordiez-vous à la recherche interdisciplinaire dans votre travail ?*

S. B. - Dans mon travail sémiotique ou dans mon travail épistémologique ? Il y a là deux questions pour moi. Dans ma recherche épistémologique, j'ai effectivement réfléchi sur l'interdisciplinarité. Contrairement à ce que l'on pourrait croire en sémiotique, l'interdisciplinarité est pensée par les chercheurs et par les institutions de recherche à l'horizon des disciplines. Même s'il y a une volonté de créer du dialogue entre les chercheurs de disciplines différentes, ce dialogue n'est envisagé et même, je dirais, envisageable que sous la forme de nouvelles configurations disciplinaires. C'est-à-dire, d'homogénéisation d'objets et de méthodes. Il existe une grande littérature sur l'interdisciplinarité. C'est surtout une littérature anglo-saxonne et nord-américaine. On distingue trois types d'interdisciplinarité. Le premier propose que différentes disciplines réfléchissent à un même objet. Et c'est typiquement tout ce qui se termine par « *studies* » (les *gender studies*, les *television studies*, les *migration studies*, les *Caribbean studies*, etc.) On prend un terrain comme objet et on fait croiser toutes les approches possibles (historiographiques, sociologiques, linguistiques, culturelles, littéraires) sur cet objet. Donc, une convergence vers un objet. Le second, c'est lorsque certaines disciplines

influencent d'autres : la linguistique structurale a influencé l'anthropologie ; la biologie influence les modèles de la linguistique, c'est ce qu'on voit dans la bio-linguistique... Ce qu'on appelle le bridge building « l'interdisciplinarité par pont » disciplinaire. C'est une manière de construire et de renforcer la disciplinarisation d'un secteur par une autre discipline. Le structuralisme a été à ce sujet un cas étonnant puisque la linguistique a rayonné sur beaucoup de sciences, et non pas seulement sur l'anthropologie, mais sur la littérature, sur la géographie, sur l'économie. C'est assez extraordinaire, puisqu'il y a eu une diffusion de la linguistique vers d'autres sciences. Puis, la troisième forme typique, c'est ce qu'on appelle, généralement, le transdisciplinaire. Il permet de regrouper les sciences par champ. Quand on parle de sciences exactes, ou de sciences humaines et sociales, on présuppose qu'il y a tout de même un certain nombre de paramètres et des conditions épistémologiques du savoir qui sont valables pour l'ensemble de ces sciences. A cet égard, c'est aussi une configuration interdisciplinaire. S'il y a une interdisciplinarité qui intéresse la sémiotique, ce n'est pas dans ces trois cas-là. Je crois que dans la sémiotique, l'interdisciplinarité est intrinsèque. La sémiotique résout de l'interdisciplinarité dans son sein. Je pourrais signaler que Roland Barthes a été le premier à avoir mis l'accent là-dessus. Il ne croyait pas à l'interdisciplinarité, pourtant, c'était quelqu'un qui était très ouvert à toutes les nouvelles formes de savoir, de recherche et d'enseignement. On aurait pu penser que l'interdisciplinarité qui était toute nouvelle dans les années 1970 allait l'intéresser. Mais il n'y croyait pas précisément parce qu'il voyait bien que l'interdisciplinarité laissait les disciplines en place, intactes, capables de juger d'elles-mêmes. Or, ce que lui a bien vu à propos de l'intérêt de la sémiologie, c'est qu'elle devait constamment se remettre en question. Je continue sur l'interdisciplinarité. Mon travail n'a pas seulement consisté à réfléchir à l'interdisciplinarité d'un point de vue épistémologique, je l'accueille également dans mon travail propre de sémiotique. Et simplement, ce que je peux dire, c'est que mon travail se fait toujours comparativement à des chercheurs d'autres disciplines. Je suis un touche-à-tout, de la bande dessinée, du cinéma, de la théorie pragmatique, de la théorie sémiotique, et puis de philosophie, d'épistémologie, d'histoire, de philosophie analytique, de Saussure, de Peirce, de Hjelmslev, de Barthes, de littérature. On pourrait avoir l'impression d'une versatilité très grande. Concrètement, je cherche sans cesse à changer de problématique, et je m'aperçois que ces déplacements, ces sauts profitent à la réflexion sur chaque objet. Je fais des liens, des ponts. Ce n'est pas faux, d'une certaine manière, de dire que je suis un touche-à-tout, mais le fait d'aborder des objets aussi différents, et donc, des spécialités disciplinaires très différentes, ça nourrit ma pensée. Je nourris ma pensée non pas par la spécialisation sur un terrain précis, mais en tissant des liens d'idées entre divers domaines – littérature, logique, cinéma, philosophie, linguistique. Ainsi, ma recherche repose sur ces connexions plutôt que sur une érudition approfondie d'un seul objet. D'autres sémioticiens adoptent cette manière, et j'ai été influencé par des modèles qui légitiment cette approche. Il s'agit, donc, fondamentalement des liens d'idées, tout simplement parce que, s'il s'agissait d'étaler, de mettre à plat, de théoriser entièrement, d'explicitier le lien possible – en ce qui me concerne par exemple entre les mondes fictionnels et les modalités – une vie ne suffirait pas. En lisant attentivement les travaux de Greimas sur les modalités, j'ai été marqué par sa proposition d'une troisième forme de pensée : la pensée par homologie (ou pensée figurale), qui s'ajoute à la pensée causale objective (sciences exactes) et subjective (sciences humaines). Une pensée figurale qui est parallèle aux deux autres et qui fonctionne justement par des liens, par des ressemblances de figures. C'est dans cette

logique que j'explore la figure de l'Agency, inspirée d'un anthropologue travaillant sur les sociétés des Marquises (Gell, 1998), pour l'appliquer à des objets très différents comme les réseaux sociaux. Même si les contextes n'ont rien à voir, des liens figuratifs peuvent émerger et s'avérer porteurs. Selon moi, c'est une manière concrète de faire de l'interdisciplinarité.

K. R. - Dans l'article « Pourquoi la transmédiatité ? » publié en 2019, vous expliquez que la transmédiatité est légitimée par des raisons théoriques et idéologiques, notamment l'avènement du numérique, la patrimonialisation des arts populaires et la résurgence des discours téléologiques. Quels défis spécifiques cette notion pose-t-elle pour l'analyse critique des pratiques culturelles contemporaines ?

S. B. - La transmédiatité est un concept qui a été proposé par des chercheurs surtout nord-américains. Il s'inscrit dans plusieurs séries. Une première série où on a commencé par parler de transtextualité déjà chez Gérard Genette ; transculturalité, et on en est arrivé à la transmédiatité. Celle-ci en appelle une autre, à savoir que transtextuel lui-même s'opposait à intertextuel et à textuel tout simplement, ou hypertextuel. Or, tous ces préfixes ont une rentabilité de pensée pour le média. On parle ainsi d'hypermédia, ou même d'intermédiatité (des études intermédiales). Il y a eu, donc, des chercheurs qui se sont interrogés sur une possibilité d'adaptation au média de ce préfixe « trans » de sorte que le concept transmédiatité a été proposé. Le transmédia peut être envisagé comme une fiction sans auteur, sans formes, sans substance médiatique. C'est une proposition d'imaginaire que chacun s'approprie comme il l'entend (mais en payant une redevance). C'est notamment Henry Jenkins qui a proposé le terme de « transmédia » afin de rendre compte de ces contenus culturels qui ne sont pas propres à un média spécifique, mais au contraire, peuvent être propagés d'un média à un autre. Il s'agit soit des thèmes, des figures, des caractères..., que l'on appelle désormais des licences. Tel est le cas de la licence Star Wars, la licence Disney, la licence Marvel, où on trouve cette licence à la fois dans les jouets pour enfants, les Lego, les jeux de cartes, mais aussi bien dans les films, dans les jeux vidéo, dans des affiches, dans des romans, dans des bandes dessinées. Le transmédia désigne, ainsi, un contenu qui est en deçà des formes dans lesquelles il va être incarné selon des médias spécifiques. C'est dans cette perspective que l'on peut envisager des études transmédiales, dont l'objectif serait d'analyser les liens entre toutes ces incarnations médiatiques et qui réfléchirait à ces produits culturels. Lorsque je dis que la transmédiatité est étroitement liée à des discours téléologiques, c'est qu'on voit bien que les études transmédiales n'ont de sens que parce qu'il y a une industrie qui plébiscite le transmédia. La question est, donc, de savoir quels sont les rapports qui existent entre les études transmédiales et les intérêts économiques des industries de la culture, des intérêts considérables qui englobent notamment le secteur des jeux. Parler de téléologie, revient alors à interroger l'intérêt même de mettre en avant le transmédia : à quoi cela sert-il ? et quels objectifs cela poursuit-il ? Henry Jenkins, parmi d'autres, a largement contribué à la légitimation des études transmédiales. Toutefois, si son projet consistait à défendre ces études en mettant en avant la richesse et l'intérêt de leurs objets, ceux-ci ont précisément fait l'objet de critiques, notamment parce qu'il tendait à évacuer trop rapidement l'analyse des contenus eux-mêmes. En effet, lorsqu'on a affaire qu'à des thèmes ou des figures, on n'a plus à critiquer les récits qui les mettent en place ou les dispositifs par lesquels ces figures et ces thèmes prennent sens pour les récepteurs, les joueurs, ceux qui interagissent avec ces produits culturels. La critique est venue

essentiellement du champ des *cultural studies* dans un débat qui s'inscrit dans le contexte nord-américain. Les *cultural studies* visait l'ouverture du champ des études culturelles vers des formes de culture moins institutionnalisées. Or, les chercheurs ont vu leur champ entrer en concurrence, là où ils ne s'y attendaient pas, avec celui des études transmédiales. C'est le règne de l'idéologie où on n'interroge plus les contenus et où ils ne représentent plus un enjeu de connaissance. On peut voir à cet égard que la culture classique n'a pas cessé de céder du terrain : cela a commencé dans les années 1960, notamment avec la sémiologie, puis dans les années 1980 avec les études culturelles et a continué avec les études transmédiales. À chaque fois, il y a moins de contenus apparents, moins de pensées déclarées. Mais, moins les contenus sont apparents, plus l'idéologie règne. Les mêmes offrent encore une fois un exemple révélateur, vous avez des personnes politiques, des acteurs, qui servent de support à n'importe quel message. Ces usages sont le plus souvent humoristiques, mais peuvent également revêtir une dimension politique ou militante. Le sens propre de l'image tend à se dissoudre : il n'est plus véritablement interrogé. Ainsi, voir le président Macron représenté sous une forme bodybuildée par des procédés de retouche numérique (tel Photoshop), et lui faire tenir des propos qu'il n'a jamais tenus – et qu'il ne pourrait d'ailleurs jamais tenir – revient à neutraliser toute interrogation critique sur la figure présidentielle elle-même. De même, un certain nombre de personnes peuvent encore se faire prendre par les deepfakes, mais je crois que, les consommateurs savent très bien qu'ils ont affaire à un faux. Ce qui devient idéologique, ce qui n'est pas interrogé. C'est un petit peu ce que disait Barthes dans l'histoire du mythe, c'est que le fait même de la figure et de la présence de cette déformation figurale n'est pas interrogé. Donc, il faut une sorte de « veille critique ». On est loin de la neutralité descriptive des années 1960. Le rôle de l'analyste est, plutôt, d'expliquer comment on en arrive là et ce que ça implique du point de vue des représentations sociales et politiques. Enfin, pour reprendre votre question sur l'analyse critique des pratiques culturelles, je crois que la notion de transmédia participe de ce qu'il faut critiquer, plutôt que quelque chose qu'on peut utiliser pour la critique des pratiques culturelles.

K. R. - Vous explorez la fonction interactive des genres et leur rôle en tant que médiations sémiotiques dans des contextes variés comme les arts populaires ou les plateformes numériques. Dans quelle mesure cette fonction interactive peut-elle contribuer à enrichir notre compréhension des pratiques discursives émergentes sur les réseaux sociaux, notamment en matière de catégorisation et d'interprétation collective des contenus ?

S. B. - La notion de genre a été surtout utilisée par les littéraires depuis très longtemps. On la voit déjà à l'œuvre dans les poétiques classiques, celles de Nicolas Boileau entre autres. Il y avait une réflexion sur les genres de la littérature, le théâtre, la poésie, le drame épique, la tragédie, la comédie. Et depuis le XIXe siècle, et de manière encore plus marquée au XXe siècle, le travail sur les genres a été un travail d'objectivation. C'est-à-dire qu'on a cherché à rendre compte des traits et de ce qui permet de déterminer un genre par rapport à un autre en essayant de répartir, par exemple, les objets, que ce soit des romans, des films, des images en fonction des traits formels. Or, il me semble que le spécialiste chercheur manque de voir que les catégorisations ne sont pas seulement importantes à des vues d'objectivation et d'analyse. En réalité, tout consommateur, récepteur d'art fait de la catégorisation. Pourquoi est-ce qu'il fait de la catégorisation ? Pour deux raisons. La première, c'est qu'il cherche des choses semblables à celles qu'il a déjà aimées. Et ça consiste en ça, la catégorisation : cela commence par dire « J'aime les

choses qui sont du même genre ». On voit bien que la notion de genre est là pour chercher à créer de la ressemblance entre différents objets culturels, donc, nous créons de la catégorisation. À cette première raison est liée une seconde : les choses qui nous plaisent par leur genre, ce sont des choses auxquelles nous nous identifions, nous finissons par nous identifier à nos goûts. Nous sommes fans de sport, fans de football, fans de tennis, et nous aimons ce genre-là. Et encore une fois, parmi les fans de tennis, il y en a qui aiment plutôt les matchs amateurs, d'autres qui aiment plutôt les matchs sur terre battus, d'autres en tant que spectateur même pas forcément en tant que praticien, ou d'autres qui préfèrent le gazon, et il en est pareil pour les films, évidemment, pour la bande dessinée. La catégorisation des choses rejaillit sur nous-mêmes. Elle nous permet de créer notre identité, de la construire, de l'élaborer, mais en plus elle crée du lien social : « Qui se ressemblent s'assemblent », comme dit le proverbe. Celui qui a les mêmes goûts a aussi des intérêts à s'assembler. Le genre est donc ce qui permet de créer de la cohésion sociale et intrasociale parmi les personnes. Les enfants à l'école, par exemple, ne cessent de créer des petites communautés, parce que les uns aiment le foot, les autres préfèrent jouer aux jeux vidéo, et les troisièmes échangent des images Pokémon. Le genre peut aller jusque-là. S'il faut reprendre la question depuis le début, c'est bien des questions des problèmes de catégorisation. C'était en tout cas la réflexion qu'en faisaient Platon et Aristote. Il s'agit des questions d'assemblage des passions qui donnaient à certaines pièces le nom de tragédie et à d'autres le nom de comédie. Maintenant, pour répondre à la question de la fonction interactive, les réseaux sociaux sont indissociablement des lieux d'échange et des moyens d'expression d'affects. Ils permettent bien une socialisation, au sens où l'individu cherche à intégrer des collectifs à la fois pour construire/consolider une identité (quelque chose qui l'identifie) et trouver des gens qui lui ressemblent. Or, en tant que lieux et moyens, les réseaux sociaux sont truffés de « médiations », c'est-à-dire, que ce ne sont pas des places vides où les gens se rencontrent comme par hasard, mais des espaces truffés de signes dont la manifestation dépend d'algorithmes et de dispositifs qui historicisent vos allées et venues. Des algorithmes qui produisent de la catégorisation, notre catégorisation. Donc, en effet, le travail sur les genres est bien un travail qui est directement corrélé à notre activité sur les réseaux sociaux, je pense. Ainsi, le chercheur qui tente d'analyser et d'interpréter ce qui se passe est dans la position très semblable à celle d'un anthropologue : il fait de l'observation participante et tente de comprendre le fonctionnement. C'est dire que le « sens » imputable aux « contenus » est très fortement lié aux pratiques. Alors ce sont les catégories praxéologiques qui sont les plus utiles. La notion de genre, comme je la conçois, est une de ces catégories.

K. R. - En tant que chercheur et observateur de la société, comment décririez-vous l'état actuel de la communication et de l'influence des médias sur le public ?

S. B. - C'est une question qui dépasse de loin mes compétences. Je peux tenter une réponse en simple observateur n'ayant pas développé de travaux particuliers sur ce sujet. Ce qu'on appelle les médias est un élément qui souvent prête à confusion, et ce fut le cas dans mon propre travail. Les médias ne sont pas seulement des supports de contenu, ils produisent aussi des contenus. Des médias tels que les journaux, la télévision, etc., sont eux qui produisent des contenus d'information, mais ils ne font pas que ça, ce sont aussi, des supports pour des contenus externes, typiquement, la publicité. Lorsqu'une publicité passe à la télévision, le contenu, ici, est un commanditaire. Une entreprise qui fait appel à une société de communication pour réaliser un clip vidéo lequel est, ensuite, diffusé, dans

un espace loué dans le média télévisuel pour le passage de ce clip publicitaire. Il faut vraiment distinguer ces deux rôles que joue le média. Or, je pense que, quand on parlait d'état actuel de la communication, c'est surtout en tant que support ou véhicule que les médias ont changé et non pas en tant que producteurs de contenu. C'est à ce titre qu'il faut essayer de comprendre, en particulier, les réseaux sociaux. L'autre exemple que j'avais en tête, c'est Netflix : si la plateforme produit désormais des contenus originaux – séries, films – elle a d'abord servi de véhicule pour des productions hollywoodiennes ou des films qui venaient tous azimuts. Pareil aussi pour la musique. Vous avez iTunes avant, Spotify aujourd'hui, où il existe des contenus musicaux spécifiques pour Spotify. Dans ce cas, la question est de savoir d'une part comment Spotify ou Netflix réarrangent les contenus et comment ils les exposent. C'est, à mon avis, le travail essentiel. Il est à savoir, d'autre part, quels sont les contenus spécifiques que Netflix ou Spotify proposent et de quelle manière ces contenus spécifiques infléchissent le choix culturel.

K. R. - Quelles directions futures envisagez-vous pour la sémiotique appliquée à la communication visuelle, notamment dans le contexte des enjeux actuels dans le monde ?

S. B. - La communication visuelle, j'y travaille un peu, mais c'est une question que je vous inviterais à poser à ma collègue Maria Giulia Dondero qui est la grande spécialiste de la sémiotique visuelle, ici, à l'université de Liège. D'une manière encore un peu distante, je dirais simplement que j'observe l'effacement des « grandes catégories », comme disait Jean-François Lyotard, lequel voyait l'effacement des grands récits à l'époque post-moderne (les années 1980). On voit aujourd'hui (au XXI^e siècle), l'effacement de plus en plus prégnant des grandes catégories instituant, à savoir, par exemple, fiction documentaire ou artistique vs journalistique. Au XX^e siècle, on voyait des mélanges, de fiction documentaire, de romans de témoignages, mais le mélange était encore une manière de s'asseoir sur la base d'une différenciation claire. Or, aujourd'hui, j'ai l'impression que, dans bien des cas, elles ne sont même plus utiles. Je parle ici des contenus les plus spécifiques, les plus propres au XXI^e siècle. Une catégorie comme celle de la fiction documentaire n'est plus vraiment pertinente. La photo est tellement retouchée, et de manière massive, que ça n'a plus d'intérêt de parler de fiction, de photographie truquée ou de photographie documentaire. Les télé-réalités aussi sont devenues quelque chose de si banalisé et si répandu que on n'a plus tellement l'impression que la frontière entre fiction et documentaire soit encore pertinente pour rendre compte de ces produits culturels. Maxime Fabre, qui a été un de mes doctorants et qui est aujourd'hui maître de conférence en communication en France, a mis en avant un concept que j'aime bien, celui de régime de croyance (Fabre, 2020). Il s'agit de s'intéresser au régime de croyance et de se mettre du côté des récepteurs et d'essayer d'explicitier, de verbaliser quels sont les modes d'interprétation qui sont les leur. Je considère que c'est important parce que, jusqu'ici, le sémioticien interprétait les œuvres comme un expert. D'ailleurs, c'est ce que disait Umberto Eco. Il est toujours question de chercher à travailler, à faire l'analyse, à faire l'interprétation en fonction du lecteur idéal. Celui-ci, qui sait tout et qui a le plus de connaissances possibles sur l'objet, produira l'interprétation maximale de cet objet. Or, à mon avis, ce n'est pas du tout un travail intéressant à faire sur les objets médiatiques d'aujourd'hui, ils sont tellement banals et dans l'ordinaire qu'une lecture experte n'a pas de pertinence. Ce qu'il faut faire, c'est accompagner d'une manière critique, les interprétations ordinaires de ces objets.

K. R. - Pourriez-vous nous donner votre point de vue sur le binôme conceptuel suivant - Sémiotique et art ?

S. B. - L'art est une notion ancienne que la réflexion sémiotique a égratignée. Elle a cherché à objectiver les œuvres de l'art. Mais, au fond, elle adhère aux valeurs qui ont mis cette notion en place. Un monde sans art serait un monde sans repère pour la sémiotique. Pour se déplacer et s'altérer, il faut partir de quelque part. Art se situe en amont de la culture. Et en amont des objets culturels, il y a les objets artistiques. La sémiotique, qui est concomitante de l'accession des objets culturels et de leur reconnaissance, a été porteuse d'une critique à propos des objets artistiques. Critique, qui consiste à dire : vos objets artistiques sont trop exclusifs, ils sont pris dans des catégories qui sont beaucoup trop cloisonnées, où il n'y a que la peinture, la littérature, l'architecture, etc. (les six grands arts). C'était ce qu'on étudiait à l'université jusqu'au dans les années soixante. Donc voilà la première chose. Peut-être c'est le moment qu'il faut y faire retour. Les études culturelles, y compris la sémiotique, ont été débordées, en aval, par des travaux sur les objets médiatiques, il serait donc pertinent de réfléchir à ce que la sémiotique apporte à l'art. Mais également de comprendre ce que les objets médiatiques font à l'objet propre de la sémiotique (qui sont les objets culturels). En effet, la simple existence de la culture, et que nous sommes dans un monde fait de culture, est en fait une représentation de « valeurs culturelles ». Or, nous vivons dans un monde où ces valeurs ne sont plus si importantes. Un monde de médias généralisés et mondialisés où les cultures s'effacent. Ce qui suscite une certaine inquiétude à cet égard. En revanche, la sémiotique a ôté quelque chose de ce qu'on appelle les valeurs artistiques (les valeurs de grandeur, de prestige et de hiérarchie sociale) qui étaient inhérentes à l'art. Ce qui en résulte une forme de dégradation, au moins dans un sens objectif, du concept de valeur. Qu'une interrogation de la sémiotique sur l'art pourrait aujourd'hui éclairer à nouveaux frais.

K. R. - « La sémiotique est partie de l'art » vous dites !

S. B. - Oui, elle est partie d'une critique de l'art et de ses valeurs.

K. R. - Sémiotique et intelligence artificielle

S. B. - Je ne suis pas le mieux placé pour vous répondre. Je n'ai pas de travaux sur l'intelligence artificielle, je ne m'y intéresse pas trop. Je pourrais même vous dire, par provocation, que je n'y crois pas. Il n'y a pas, il n'y aura jamais d'intelligence artificielle. J'ai l'impression que cela devrait être évident pour tout sémioticien ! En tout cas tous les sémioticiens saussuriens. Puisque, l'intelligence artificielle, c'est quelque chose qui ne travaille pas avec le sens, et que la sémiotique « saussurienne », ne travaille qu'avec le sens ! il n'y a pas de rencontre à prévoir. Les travaux que je vois en sémiotique sur l'IA, semblent se concentrer sur la démystification des peurs et des espoirs que l'intelligence artificielle suscite. Or, ce travail de démystification ne m'intéresse pas trop. C'est quelque chose que R. Barthes et les premiers sémioticiens ont fait beaucoup. Mais je pense que notre positionnement, par rapport aux autres disciplines du savoir, rend désormais ce rôle inintéressant. En fait, là aussi, on a gagné ! Car, de nos jours, toutes les sciences sont un peu démystificatrices de leur objet. Dès lors, le recours à la sémiotique pour ce type d'analyse n'est plus nécessaire. Vous m'avez interrogé sur la transmission du savoir mais pas sur ce que le savoir sémiotique peut apporter. En fait, si ce n'est pas de la

démystification, le savoir sémiotique offre une forme de compréhension augmentée. Augmentée, au sens d'une explicitation. Les praticiens comprennent en grande partie ce qu'ils font, mais ils éprouvent souvent une difficulté à expliciter leur compréhension. Le savoir-faire de la sémiotique consiste précisément à rendre explicite le savoir-faire des autres. C'est ce que j'entends par « compréhension augmentée ». Ce sont les usagers, eux-mêmes, qui bénéficient de cette augmentation de la compréhension que la sémiotique leur fournit. J'aurais envie de dire que ce sera quand on verra à quel point l'IA mène à une impasse que le sémioticien pourra peut-être éventuellement montrer comment la relancer grâce à une compréhension augmentée.

K.R. - Quels conseils donneriez-vous aux jeunes chercheurs qui commencent leur carrière dans les sciences humaines et sociales ? Et quelles compétences sont, d'après vous, les plus importantes pour réussir dans ce domaine ?

S. B. - Oui, c'était une des choses sur lesquelles je voulais revenir et donc peut-être c'est le bon moment. Je dirais que la compétence critique est ce qui caractérise les sciences humaines et sociales. Cela ne veut pas dire que les scientifiques des sciences naturelles et les médecins ou les mathématiciens, les sciences exactes n'ont pas ces compétences critiques. Mais en sciences humaines et sociales, c'est précisément ce qu'on apporte et ce qu'on amène à la société. Il me semble même qu'on peut le dire de toutes les sciences humaines et sociales, et peut-être de tout temps. L'érudition « plus on sait, mieux on sait » est une forme de compétence critique. De ce fait, la manière dont on a pensé ces sciences depuis le début du XXe siècle, sous la forme de l'érudition de l'expérience, était une manière de compétence critique. Ce qui a changé dans les années 1960, avec le début du structuralisme et de la sémiotique, c'est qu'une autre forme de compétence critique était avancée : à savoir la maîtrise d'une méthode. En exagérant un peu, on pourrait dire que c'est presque l'inverse de l'érudition. Parce que pour avoir la maîtrise d'une méthode, moins on en sait sur son objet, mieux ça vaut. C'est dans ce cas-là, qu'on applique de manière objective la méthode et on cherche, sans influence, ce qui pourrait nous infléchir la recherche. Cette forme d'objectivité venait des sciences exactes, mais le structuralisme l'a mise au cœur des sciences humaines et sociales. Cependant, aucune de ces ressources aujourd'hui n'est plus suffisante. Cela ne veut pas dire qu'elles ne sont pas à l'œuvre et qu'elles ne sont pas nécessaires, mais elles ne sont peut-être pas tout à fait suffisantes. Personnellement, j'attache beaucoup d'importance à l'autocritique comme compétence critique – savoir ce qu'on étudie au juste, et pourquoi on l'étudie, et qui se figure-t-on être face à l'objet d'étude. C'est ce que je disais aussi à propos de l'enseignement, je montre l'exemple, mais pour que vous en ayez le déclic, pour que la société ait ce déclic-là de l'autocritique. À cet égard, l'épistémologue américain Thomas Kuhn disait qu'« *il y a de longues périodes de sciences normales, et puis il y a des instants de sciences révolutionnaires où les paradigmes changent* ». J'ai l'impression que les sciences humaines et sociales devraient être tout le temps révolutionnaire (Elles doivent sans cesse se remettre en cause) dans le sens qu'elles devraient être sans cesse autocritiques.

K. R. - Monsieur Sémir Badir, nous vous adressons nos vifs remerciements d'avoir répondu à nos questions et d'avoir apporté tant d'éclaircissements sur des sujets variés. Auriez-vous un mot à adresser à votre lectorat ?

S.B. - En répondant à vos questions, il m'est venu une idée que je n'ai pas encore placée. C'est encore l'article de Massimo Léone qui m'y a fait penser. Il remarquait objectivement

que l'un des lieux dans lesquels la sémiotique suscite encore beaucoup d'espoir et beaucoup d'intérêt, je le cite, « ce sont les universités du Sud ». Et puisque vous m'interrogez pour une revue algérienne. Je voudrais essayer de dire un mot là-dessus. Je vois bien qu'effectivement en Afrique et en Amérique latine, l'intérêt pour la sémiotique est encore vif. Le regard critique que je peux avoir sur la sémiotique peut vous paraître déceptif. C'est là où je reviens à cette notion de déceptivité qui est celle de Barthes. Cela ne veut pas dire décevant, ça veut dire que dans l'échec et dans les ratés de la communication et de l'enseignement il y a beaucoup à apprendre. Donc il ne faut pas prendre la faiblesse de la sémiotique pour une force, mais qu'il faut considérer l'avantage d'une position de faiblesse. Il ne faut pas être dans le mirage que la sémiotique puisse être encore aujourd'hui l'une des sciences les plus up-to-date dans le monde scientifique actuel. Mais il vaut la peine de comprendre que votre position dans le monde et la position de faiblesse la sémiotique peuvent se rejoindre et présenter certains avantages. C'est là pour moi un « espoir » au sens où j'espère qu'un jour je serais capable d'exprimer cela de manière plus claire.

Références bibliographiques

- BADIR S. 2019. « Pourquoi la transmédiatité ? » Dans DEPRETRE É. et DUARTE G. A. (Eds.). *Transmédiatité, Bande dessinée & Adaptation*. Clermont-Ferrand. France : Presses Universitaires Blaise Pascal. p. 22-35.
- BADIR S. 2022. *Les pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique*. Lambert-Lucas. Limoges : France.
- BADIR S. et CATELLANI A. (dir.). (à paraître 30-12-2025). *L'agency des objets médiatiques. L'apport des SIC à la sémiotique*. Louvain-la-Neuve, Academia.
- ECO U. 1992. *Le Signe. Histoire et analyse d'un concept*. Librairie Générale Française.
- FABRE M. 2020. *Photographie de presse. Régimes de croyance*. Louvain-la-Neuve, Academia.
- GELL A. 1998. *Art and Agency*. Oxford : Clarendon

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre profonde gratitude à toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de cet entretien. Un remerciement particulier s'adresse au Professeur Sémir Badir, dont la disponibilité, la rigueur intellectuelle et la générosité dans l'échange - mené au sein du Centre de Sémiotique & Rhétorique de l'Université de Liège - ont grandement enrichi les pistes de réflexion développées dans cet échange et dans notre recherche en doctorat.